

Notes de lectures de Georges Leroy du mois de juin 2007

De chair et de parole



Xavier Lacroix

Bayard, 174 p. 18 €

La famille est au cœur des contradictions de notre société. L'ancrage de la parenté dans le corps et dans la rencontre sexuelle y semble de moins en moins évident. Les avancées techniques, le primat de la liberté individuelle rendent problématique une éthique des liens charnels, de la vie reçue et donnée à travers le corps, de ce qui se noue autour de la naissance. L'auteur, philosophe et théologien, étudie le paradoxe des liens familiaux, à la fois affectifs et institués par la loi. Il articule sa réflexion selon quatre axes: les modèles familiaux, le mariage, la conjugalité et le désir de vieillir à deux, les raisons de considérer que ce sont deux sexes opposés qui sont à la base de la notion de famille. Dans une culture qui porte au provisoire et à la pluralité, les liens familiaux sont à la fois forts et fragiles. Le lien de filiation est aujourd'hui réputé solide tandis qu'un certain discours avalise la précarité du lien conjugal. Il y a là une contradiction: conjugalité et parenté s'appellent et s'enrichissent mutuellement. L'auteur évoque la loi du 4 mars 2002 sur l'autorité parentale et en profite pour redéfinir le rôle de chacun des parents. Au-delà des constats généraux habituels, ce livre offre une éthique, plaçant chacun devant ses choix. Il affirme que le couple conjugal, même fragilisé, demeure le pivot de la famille. Il propose de redécou-

vrir en termes contemporains le sens du mariage comme meilleure chance pour l'articulation de la chair et de la parole, du corps et de l'institution, de la vie et de la liberté

Common sense pour débloquent la société française



Georges de Ménénil

Ed. Odile Jacob, 234 p., 22 €

Le bon sens au secours de l'économie

La société française semble bloquée par ses structures et ses mentalités. Est-ce une fatalité? «Avec quelques mesures ponctuelles, on peut changer la donne», affirme Georges de Ménénil. Cet économiste franco-américain, né en France, immigré en 1941, aux Etats-Unis, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) à Paris, mais aussi professeur invité à l'université Harvard, met à profit sa double culture pour comprendre ce qui bloque la société française. Il propose aussi des solutions "de bon sens" pour y remédier, comme le fit Thomas Paine, anglais de naissance, émigré aux Etats-Unis, qui, dans son livre intitulé *Common Sense*, publié en 1776, avait jeté les bases d'une nouvelle Constitution... semant les graines de la révolution américaine.

Toutefois l'auteur ne souhaite nullement mettre le pays à feu et à sang. C'est en grande partie pour trouver une réponse à la colère des jeunes,

aux crises récurrentes des banlieues, qu'il a écrit ce livre. «Pour que ces jeunes n'en restent pas à leur colère, pour que les bénéficiaires des aides sociales ne s'installent pas dans l'assistance qui les condamne, à vie, à l'exclusion... le moment est venu de penser autrement», affirme l'auteur de ce nouveau *Common Sense*. D'ailleurs, les Etats-Unis ont commencé à mettre au travail les allocataires des minima sociaux. La France ne peut-elle s'en inspirer? Il mettra à profit ces pages pour répondre à «l'incompréhension américaine vis-à-vis de l'attitude française».

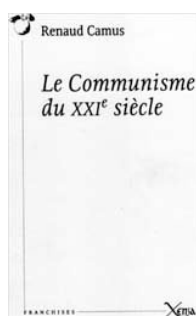
L'offre de travail est, pour l'auteur, la donnée-clé. «Les taux d'immigration sont du même ordre de grandeur en France et aux Etats-Unis, mais aux Etats-Unis, n'importe qui trouve du travail.» Plutôt que de parler de discrimination positive, concept redouté des Français, il préfère donc évoquer l'idée d'«une obligation générale d'intégration».

L'auteur souhaite plus de libéralisme sur le marché du travail. «Le jour où l'économie française aura choisi le dynamisme et rejeté la protection, il sera alors temps d'ouvrir les frontières à une immigration qui, plutôt que d'amplifier le poids de l'assistance, contribuera à la croissance.» Favorable à l'instauration du contrat unique en lieu et place des CDI et CDD actuels, il propose aussi une solution originale «suggérée par Bernard Salanié», économiste, professeur à l'Ecole polytechnique et à l'université Columbia (New York), et qui consiste à réduire en douceur le smic, qu'il estime être un frein à l'embauche.

Plus de libéralisme dans l'organisation de la recherche, aussi. Pour l'auteur, il ne fait guère de doute que «la centralisation, le fonctionnariat et le contrôle syndical excessif (sont) les trois causes profondes de la crise de plus en plus évidente de la recherche

en France». Plus généralement, il s'insurge contre le «*pouvoir de la rue*», auquel un chapitre entier du livre est consacré. «*Une particularité politique française*», estime-t-il. Il en attribue l'existence à l'«*utopie révolutionnaire*» et pas seulement à la planification et à la centralisation de l'après guerre. La stratégie adoptée alors en France n'était pas inéluctable, estime-t-il. Elle porte elle-même l'empreinte de ce «*socialisme utopique, héritage de la Révolution française*», dont il serait bon de s'émanciper.

Le communisme du XXI^es.



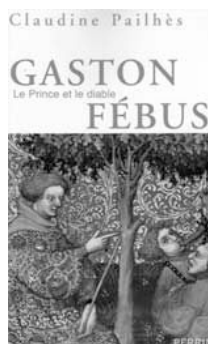
Renaud Camus

Xenia éditions, 112 p., 11 €

Il tient très officiellement en main la République à chacun de ses paliers de décision, et en toute occasion elle se targue de lui être soumise. Il est une formidable machine à pourvoir des places, des sièges, des pensions et des honneurs: tel apparaît l'antiracisme. Sans contester la validité de la lutte contre le racisme, l'auteur fustige l'aveuglement que le «*communisme du XXI^e siècle*», selon l'expression d'Alain Finkielkraut pour désigner l'antiracisme dogmatique, impose, en s'appuyant sur la déculturation de masse de la société française. Dans ce livre l'auteur analyse lumineusement le totalitarisme porté par cet antiracisme systématisé, «*ultime objet de la transmission scolaire*». Ce culte d'État conduit à bannir tout ce qui relève des ethnies, des peuples, des cultures, des religions, des civilisations, des origines, des migrations, des nationalités. Son intégrisme en vaut un autre. Le pamphlétaire détaille la mainmise de l'idéologie

anti-raciste sur la pensée dominante et ses liens avec la sociologie (la caution scientifique). Il fait logiquement la comparaison avec le totalitarisme idéologique de l'URSS (ce qui fait penser à une déclaration d'Hélène Carrère d'Encausse lors des émeutes de fin 2005) mais parle aussi de «*société ultra-antiraciste post-hitlérienne*». «*Nous n'allons pas, explique-t-il, vers un fraternel mélange de cultures, mais, entre violence et enseignement de l'oubli, vers un rapide réensauvagement de l'espèce*». Sans provocation gratuite, mais avec une concise gravité, ce pamphlet va droit au but qui est de mettre en lumière, avant qu'il soit trop tard, une entreprise de nivellement et d'intimidation qui voue à une rapide disparition, une culture, un art et un mode de vie naguère admirés: la civilisation française.

Gaston Phébus, le prince et le diable



Claudine Pailhès

Perrin, 376 p., 22,50 €

Froissart, qui le rencontra à la cour d'Orthez, voyait en Gaston Phébus l'archétype du "sage chevalier". Le célèbre chroniqueur précisait: «*J'ai vu beaucoup de chevaliers, rois, princes et autres, mais je n'en vis jamais qui eut de si beaux membres, une si belle allure, une si belle taille, le visage beau, sanguin et riant et les yeux vairs, amoureux là où il lui plaisait de jeter son regard.*» Gaston Phébus était selon lui «*si parfait qu'on ne le pourrait trop louer*». Né en 1331, Gaston se trouve dans une situation singulière. En tant que comte de Foix, il a pour suzerain le roi de France.

Mais il est aussi vicomte de Béarn, ce qui implique qu'il doit rendre hommage au duc d'Aquitaine, qui n'est autre que le roi d'Angleterre. Situation embarrassante quand la France et l'Angleterre s'enfoncent dans la guerre de Cent Ans... Tenant tête aux deux belligérants, Phébus reste neutre et affirme sa souveraineté. En sus d'être un habile diplomate, il fut aussi un guerrier, fidèle à l'idéal chevaleresque. Le comte d'Armagnac, son rival, se souviendra de la défaite cuisante qu'il lui infligea à la bataille de Launac (1362).

Dans cette biographie solide, l'auteur le montre ainsi en seigneur autoritaire, magnanime et amoureux des arts, entouré de troubadours. Il prit d'ailleurs la plume et composa le Livre de chasse le plus célèbre du Moyen Âge ainsi qu'un Livre des oraisons écrit dans des circonstances dramatiques. Mais le personnage a une face sombre. Lui qui passa sa vie à bâtir sa propre gloire – le surnom de Phébus fait référence à Apollon, ce qui en dit long sur l'image qu'il avait de lui – commit l'irréparable en tuant, son fils unique accusé de complot contre lui. Sans doute fallait-il ce contraste entre «*la lumière de la jeunesse*» et «*le soleil noir de l'âge mur*» pour tisser une légende.

Ante alteria.



Matthieu Smyth

Le Cerf, 208 p., 25 €

À tous ceux qu'intéresse l'histoire de la liturgie en Gaule dans l'Antiquité et au Moyen Âge, il faut recommander la lecture des études de Matthieu Smyth. L'auteur est en effet l'un

des meilleurs spécialistes actuels en ce domaine. Sa thèse de doctorat, publiée il y a trois ans, et intitulée «*La liturgie oubliée*» est un ouvrage de référence. Il s'était intéressé aux prières eucharistiques dans les liturgies non romaines. Ici, il poursuit son investigation dans le même champ et se propose de reprendre pour elles-mêmes les questions historico-théologique que pose l'ensemble de la structure de la célébration eucharistique, l'ordo de la messe.

On traite souvent de ces questions comme si les rites n'avaient pas de vie, pas d'histoire. L'historien démontre à l'envi le contraire: telle formule qui faisait figure de clé de voûte apparaît soudain comme un ajout secondaire; telle autre, naguère négligée, retrouve une signification originelle qui éclaire nos cérémonies d'un jour nouveau. Telle prière exhibe la marque d'un contexte historique caduc, tandis qu'une autre révèle son lien avec la définition même du rite, etc. Il en va des rites comme de tout le message chrétien: ils n'existent et ne sont appréhendables que dans leurs diverses réalisations historiques et culturelles concrètes.

Si l'auteur fait porter l'essentiel de son étude sur la liturgie de type gallican, c'est qu'elle a conservé dans sa simplicité et sa clarté le schéma de la liturgie eucharistique tel qu'il s'est établi au cours du II^e siècle et que le décrit vers 155 la première "Apolo-gie" de Justin Martyr. Ainsi à travers la tradition occidentale non romaine il est possible de remonter aux sources de nos traditions liturgiques, et de redécouvrir une eucharistie qui reflète la conception antique du Mystère pascal.

L'auteur poursuit ici avec toute la rigueur scientifique souhaitable son travail de recherche, en suivant, après avoir présenté l'histoire des sources et avant de consacrer un excursus aux chants gallican et romano-franc, les grandes étapes de la liturgie. Précisons qu'il s'agit d'un ouvrage savant.

L'enseignement social de l'Eglise et l'économie de marché.



Bernard Laurent

Paroles et Silence, 366 p., 28 €

De la doctrine sociale à l'enseignement sociale de l'Eglise

L'enseignement social de l'Église s'enracine dans le message biblique et spécialement dans l'Évangile. Des millions d'hommes et de femmes ont, au cours des siècles, pris la défense de la personne humaine dans le domaine de la santé, de l'économie, de la politique et de la vie sociale... nombre de saints ont «*fait de la doctrine sociale de l'Eglise*» sans le savoir! Dans l'encyclique *Centesimus annus* du 1er mai 1991, Jean-Paul II a souligné que «*l'enseignement et la diffusion de la doctrine sociale de l'Église appartiennent à sa mission d'évangélisation: c'est une partie essentielle du message chrétien*». C'est ainsi que tout baptisé est appelé à participer à la vie sociale.

Cet ouvrage présente une analyse de la doctrine sociale de Jean-Paul II qui traduit une nouvelle étape du problème théologico-politique, ainsi que de l'enseignement social de l'Église qui refuse la représentation moderne de l'économie accompagnant le système de valeurs issu des Lumières. Ce livre pose également un regard de philosophie économique sur les liens et les évolutions entre le libéralisme et la doctrine sociale de l'Église.

Bien que l'auteur, professeur d'économie à l'École de management

de Lyon, délimite son analyse au domaine économique, nous pouvons retenir quelques grands axes.

- Les classes pauvres sont aussi les grands bénéficiaires de l'économie de marché. L'Etat interventionniste est loin d'avoir répondu aux attentes que l'on mettait en lui. L'économie de marché est un système souple et ouvert, qui permet de ce fait à la philanthropie de s'exercer mieux que dans tout autre système. L'option préférentielle pour les pauvres ne doit pas pour autant conduire à ce que les riches soient ignorés dans la pastorale de l'Église. La pauvreté peut prendre de nombreuses formes. Nous faisons une erreur en nous focalisant uniquement sur la pauvreté matérielle, sans considérer la pauvreté spirituelle.

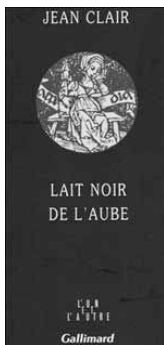
- L'Église ne se contente pas de livrer un enseignement moral – actualisé en fonction des problèmes rencontrés – qui vise à éclairer les chrétiens pour favoriser leur discernement face aux questions rencontrées dans le monde économique et social. Elle défend une conception de l'homme qui la conduit à critiquer la société moderne dominée par la sphère marchande. Cette réserve s'inscrit dans la continuité de la tradition du Magistère. D'ailleurs Jean-Paul II a donné un nouveau souffle à cette tradition. Ainsi, le renouveau des thèses libérales, tout autant que la situation économique de crise, rendent davantage recevable par la société une parole «*anti-moderne, anti-libérale*», soucieuse avant tout de l'homme.

- Les idées religieuses présentent le risque important d'être utilisées à des fins politiques et, de ce fait, détournées de leur objet. C'est encore plus vrai de l'enseignement social de l'Église. Comme les sujets qu'elle aborde concernent les obligations de la vie en société et leurs relations avec la morale personnelle, cet enseignement social présente un risque particulièrement aigu de manipulation politique, même si les textes du Magistère concernant ces sujets rappellent à temps et à contre temps que l'Église ne propose pas un programme politique valide pour tous les

temps et tous les lieux. Comme tous les papes depuis Léon XIII l'ont répété avec insistance, le but de l'enseignement social de l'Eglise est de rappeler des principes doctrinaux généraux. Les voies d'application concrètes éventuellement suggérées sont de ce fait nécessairement contingentes, hic et nunc.

Dans une lecture économique de la Doctrine sociale de l'Eglise, l'auteur constate que, l'Eglise est constante dans son opposition à un libéralisme économique sans limites et au pouvoir démesuré du «*tout marché*». Il relate ces relations et interactions évoluant au grès des courants des idées politiques. Ce livre n'est pas un commentaire ou une critique du compendium. Il se contente de retracer les filiations intellectuelles de l'économie de marché et de la voix (voie) de l'Eglise.

Lait noir de l'aube.



Jean Clair

Gallimard, 224 p., 16,5 €

Jean sabre au clair ou un atrabilaire optimiste

Historien de l'art et conservateur de musées, l'auteur est devenu un féroce contempteur de son époque et de ses décalages. À l'instar du misanthrope de Molière, l'auteur se définit comme «*un atrabilaire amoureux*» (cf. son Journal atrabilaire, 2006). Amoureux de la langue, de la peinture, des amours d'enfance, des amours passées... Ce livre constitue donc un journal sentimental et pas seulement d'humeur noire. Au fil des quatre saisons passées, l'écrivain y a noté, avec la liberté totale que suppose la forme

de journal, ses souvenirs, ses rêves, ses réactions et pensées les plus fugitives, au point de s'y montrer simplement, partant d'un poème allemand traduit par Paul Celan «*lait noir de l'aube nous te buvons la nuit*». Par ce titre nervalien, il entend la mauvaise nouvelle qui point au réveil, alors que l'on sort du monde enchanté du sommeil. C'est peu dire que la réalité désespère Jean Clair. Endossant les habits noirs de feu Philippe Muray, il se fait le détracteur de tout ce que notre temps produit de toc, parfois avec le concours béat de la puissance publique: Nuits blanches, Gay Pride, Teknival, l'auteur regarde avec effarement ces manifestations affublées plus ou moins officiellement de parrainages culturels prestigieux. Mais l'obésité infantile, le militantisme des minorités de toutes sortes, le français défaillant des Messieurs Loyal télévisuels ne le contentent pas davantage.

Et que dire de ce mot, «*générer*», qui a pris la place d'«*engendrer*», substituant à une civilisation née de l'incarnation d'un Dieu une société d'ingénierie en tout genre, biologique notamment. De cette constatation, l'auteur tire des conclusions que l'on qualifierait de lumineuses si elles n'avaient le noir reflet du désespoir: «*Mal dire, c'est "maudire" avoir la haine. Je crains que peu d'époques n'aient été aussi maudites que la nôtre*».

L'auteur ne serait-il qu'un prophète de malheur? Il se veut «*vox clamans in deserto*», non pas tant du côté de Job que de celui de Baptiste, celui qui annonce l'avènement de temps nouveaux. Exilé dans une époque qu'il ne comprend plus, l'écrivain est un anachorète qui guette le salut. Soutenu par son amour pour l'art et l'histoire, deux piliers faits pour durer, il attend. Voyage à Vienne ou Milan. Ingres, Delacroix, l'art des icônes le consolent des vanités du monde. Il faudrait encore parler de l'amitié et de l'admiration celle par exemple avec le peintre et graveur Zoran Music. Sans oublier les colloques de Cerisy où après de savantes communications, il s'aban-

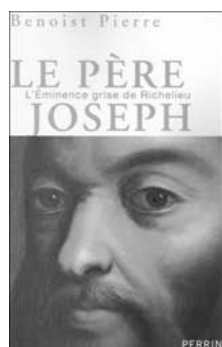
donne à chanter Édith Piaf, Aznavour et Trenet, autant de «*clefs d'or d'un trésor intérieur qu'une serrure plus compliquée ne réussirait pas à ouvrir*». Enfin, Venise lui paraît en toute occasion le plus miraculeux des baumes: il en parlerait des heures.

Mais, sous l'apparente facilité du journal, de ce 'je' qui se raconte, se dégage très vite une solide règle de pensée. Ici, pas de place pour l'égoïsme ni pour ce besoin hypocondriaque de faire du journal intime son lieu de plainte. Il analyse le monde comme il ne va pas. Il rappelle que si l'acédie a disparu des dictionnaires, cette forme aiguë de la mélancolie affectait surtout les anachorètes, qui, succombant à l'ennui et à la paresse, au fond des déserts, étaient la proie d'horribles tentations. L'homme moderne, condamné à vivre dans le grand désert d'hommes, connaît toujours la dépression sans se souvenir du nom premier. Pourtant, chez Homère, l'acedia est la négligence, l'oubli du soin que l'on doit aux morts, l'oubli de ceux qui nous ont précédés. Il en résulte de grands désordres dans la cité. Notre époque qui a chassé le mot "acédie" et qui en a oublié le sens, est cependant, dans sa propre dénégation une époque acédiaque.

Finalement à quoi rêve Jean Clair? La réponse tient en un petit ouvrage précieux comme un livre d'heures. Des heures où l'auteur y noterait ses impressions du moment, ou qu'elles soient tristes, ou qu'elles soient amusées. Jean Clair tient son journal, en un mouvement d'hygiène, comme d'autres pratiquent la course à pied matinale. Ce qui s'ensuit est moins commun. Surtout si on le rapporte à la personnalité de leur auteur: que l'on se représente un honorable sexagénaire nommé Gérard Régnier, ancien directeur du Musée Picasso, commissaire de grandes expositions de peinture, la dernière en date étant consacrée à la mélancolie. Un mandarin en matière d'histoire de l'art, élève d'André Chastel. Et puis... Et puis les temps ont changé et l'intéressé s'est avisé que ce à quoi il avait

voué son existence pourrait bien être englouti. L'amateur s'est alors mû en avocat des chefs-d'œuvre en péril; parmi ceux-ci: le vrai, le beau, le bien. D'ailleurs, il confesse une irrépressible espérance: «*Il ne me semble pas possible d'être sauvé par une autorédemption de l'espèce. Au salut, il faut toujours une intervention extérieure.*»

Le Père Joseph



Benoist Pierre

Perrin, 467 p., 24 €

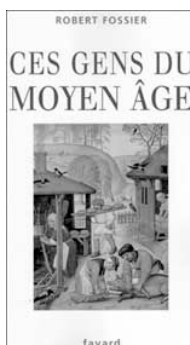
On connaît Richelieu. On connaît moins le père Joseph (1577 - 1638), l'indispensable cheville ouvrière de la politique du Cardinal et de la monarchie absolue. Leur objectif commun était simple: soumettre les Grands, les rebelles huguenots et les ennemis de la France.

Toute la vie de François Le Clerc du Tremblay fut placée sous le signe de la guerre. C'est ce que montre, grâce à l'exploitation d'archives inédites, vaticanes et surtout privées, le livre de Benoist Pierre, première biographie savante de ce capucin botté, depuis plus de soixante-dix ans. Né en 1577 en pleines guerres de Religion, entré dans l'ordre des capucins en 1600, après son premier fait d'armes, sous le nom du père Joseph, il participe à la guerre contre les citadelles protestantes, la réorganisation manu militari de l'Europe au profit de Louis XIII et à la croisade contre les Turcs. Mais il n'est pas qu'un homme du coup de force. Il fonde une méthode d'oraison et une congrégation de moniales dévouées au Calvaire, prêche la conversion pacifique des calvinistes dans le

royaume et la paix chrétienne à l'étranger, dirige les missions contre les infidèles d'Orient et les «*païens*» d'Amérique.

Cet héritier d'une petite noblesse de robe et d'épée illustre en fait un des modes d'ascension des serviteurs de l'Etat. En reconstituant les réseaux sociaux et cléricaux, le mélange d'ambition et d'abnégation qui propulsent cet homme, l'historien éclaire le fonctionnement de l'Etat moderne avant l'avènement de Colbert et Louvois.

Ces gens du Moyen Âge



Robert Fossier

Fayard, 408 p., 22 €

Ce livre n'est pas un travail d'érudition, ni un survol de la société médiévale, ni de son histoire culturelle. Ce n'est que l'histoire de «*pauvres gens*», des gens ordinaires, ceux qui ont pour souci la pluie ou le chien, ce qu'il y a dans leur écuelle et ce qu'a raconté la voisine, le soulier qui vous blesse ou la partie de ballon... et Dieu, enfin, qui sait et voit tout. On ne rencontrera donc ici ni chevaliers en armes, ni moines en prière, ni officier du roi, ni riche marchand. Mais nous serons en discussion avec tous les autres, ceux dont on ne parle jamais parce qu'ils ne parlent pas, mais dont les peines et les joies sont toujours les nôtres. Pour décrire les gens d'en bas, l'auteur regarde de haut. Ce livre aura atteint son but s'il parvient à jeter bas tous les poncifs, les a priori et les erreurs dont se charge le mot "*moyenâgeux*" quand en use le populaire qui ne sait pas, et surtout les puissants, ceux qui dominent le politique, l'économique

et l'information, et qui y lisent, dans une ignorance béate et obstinée, tout ce qui relève de l'infamie, de la violence, de l'anarchie ou de l'inculture. Car on se déprend difficilement de nos visions convenues du Moyen Âge. La société médiévale est d'abord une société seigneuriale. Encore que la «*vie de château*» n'est goûtée que par «*un homme sur vingt*» et un homme sur trente détient une tenure féodale. Le servage n'est pas l'esclavage et «*n'a jamais été général, qu'il s'est d'ailleurs vite délité [...]* et que la nature du travail du serf est identique à celle du paysan libre». Dans le siècle actuel, il est temps d'approcher le "commun" des temps médiévaux, ces neuf hommes ou femmes sur dix auxquels nous ressemblons tant. Car la nature humaine traverse les siècles.

Vagabondages.



Pol Vandromme

Le rocher, 248 p., 18 €

Critique reconnu, l'auteur livre ici un recueil de chroniques buissonnières consacré aux écrivains contemporains, l'équivalent de ce qu'a été son «*Humeur des lettres*» pour les écrivains du passé. Ce vaste panorama de la littérature d'aujourd'hui (71 auteurs) est d'une richesse et d'une diversité certaines. Ce qui le distingue de la critique professorale, c'est la liberté et l'allégresse de ses analyses. Avec lui on est sûr de ne pas s'ennuyer, de respirer un air salubre et d'aller au pas du meilleur promeneur (Nimier, Little, Déon, Modiano) au pire (Cusset, Triolet...). Car l'auteur ne se laisse pas intimider par les modes. Il juge selon son goût et avec

une indépendance d'esprit qu'il cultive sans s'embarasser de rien ni de personne dans un entrain contagieux. On remarquera des pages sur la littérature d'état (De Gaulle, Mitterrand), sa réhabilitation de Dumas, et son évocation de Camus au-delà de la légende de l'existentialisme philosophard. De là que ce recueil d'une curiosité ingénieuse parvienne à associer le gai savoir et le plaisir de lire, il n'y a qu'un moment à prendre celui de la lecture.

Le triomphe de la raison.



Rodney Stark

Presses de la Renaissance,
358 p., 22 €

Chacun des ouvrages de Rodney Stark est un événement, tant il apparaît comme une provocation construite et sérieuse. Après avoir été sociologue, R. Stark s'est fait historien des religions. Après *The Rise of Christianity*, où il appliquait sa théorie de la *rational choice* à la conversion des premiers chrétiens et à l'acceptation, par nombre d'eux, de la perspective du martyr, après *One True God*, où il montrait toute la capacité de mobilisation sociale et éthique du monothéisme, c'est-à-dire de la religion d'un Dieu unique en tant qu'il est un être et non simplement une essence, il livre ici la poursuite de sa réflexion. Il s'intéresse ici au monothéisme du christianisme. L'argument est le suivant: le monothéisme n'est pas un, mais trois. Chacun des trois monothéismes est distinct des deux autres, et son impact dans l'histoire est singulier. Quant aux deux monothéismes « impériaux », seul le christianisme a pensé sa propre évolution et l'a réalisée. Seul il a favorisé

l'émergence de la science comme discipline autonome, une science avec laquelle la religion a joué comme dans un couple inséparable et non comme un couple en instance de divorce. Seul il a eu la capacité, dans un cadre de raison, de s'opposer à la magie; seul, enfin, il s'est opposé à l'esclavage et a promu l'égalité de dignité de la personne humaine.

Pourquoi certaines nations prospèrent alors que d'autres stagnent? Question essentielle que se posent les sciences sociales modernes. L'opulence extravagante des sociétés qui ont embrassé le modèle occidental ne cesse d'interpeller les chercheurs. Qu'on loue ou qu'on critique notre ordre social, chacun constate qu'il va de pair avec la puissance, la connaissance, l'invention, le progrès technique, le niveau social, la liberté individuelle.

La plupart des déterministes défendent encore la thèse selon laquelle l'émergence de l'individu attaché à la liberté intellectuelle n'aurait pu se réaliser si l'Homme était resté sous le joug de la superstition et de la soumission à l'autorité de l'Église.

Rodney Stark démontre, de manière à la fois sobre et magistrale, que cette théorie ne résiste pas à l'épreuve des faits. Que l'Église catholique a été un moteur de développement économique, politique, intellectuel, tout au long de son histoire. Que, pendant des siècles, les découvertes scientifiques les plus fondamentales pour l'avenir de l'humanité ont été faites par des êtres à la fois croyants et rationnels. Que bien des avancées attribuées à la Renaissance datent, en réalité, du Moyen Âge. L'ouvrage contient des dizaines d'histoires, plus édifiantes les unes que les autres, couvrant des domaines qui vont de l'économie à la technologie.

Contrairement aux idées reçues, l'Europe a dominé le monde dès l'époque dite "obscur" du Moyen Âge. Pour expliquer cette domination, nous avons pris l'habitude de souligner ses avantages géographiques et démographiques. Pour-

tant, l'explication première réside dans la foi des Européens en la raison, dans l'engagement manifeste de l'Église sur la voie d'une théologie rationnelle qui a rendu possibles les progrès. Rodney Stark avance une idée révolutionnaire lorsqu'il affirme que le christianisme est directement responsable des percées intellectuelles, politiques, scientifiques et économiques les plus significatives du dernier millénaire. Lorsqu'il démontre que la théologie chrétienne en est la source même. Les autres grandes religions ont mis l'accent sur le mystère, l'obéissance et l'introspection. Seul le christianisme s'est ouvert à la logique et à la pensée déductive comme moyens d'accès aux lumières, à la liberté et au progrès. Au Ve siècle déjà, saint Augustin célébrait le progrès théologique et "l'invention exubérante". Le triomphe de la raison est une enquête multiforme et un incessant voyage entre l'Ancien et le Nouveau Monde, entre le passé et le présent. L'auteur démontre ici et avec vigueur que les valeurs qui nous sont les plus chères aujourd'hui doivent largement leur universalité au christianisme vu comme une tradition dont nous sommes tous les héritiers.

L'ambition de l'auteur, n'est ni prosélyte ni théologique. C'est avant tout l'œuvre d'un sociologue, pour la première fois traduite en français. Son école de pensée tente de fonder un système de pensée organisé autour du phénomène religieux. Pour lui la modernité ne vient pas de la sortie du religieux, mais incarne l'aboutissement dans sa rigoureuse logique du religieux chrétien. Il professe que l'essor de l'Occident s'est fondé sur quatre triomphes fondamentaux de la raison. Le premier a été le développement de la foi dans le progrès au sein de la théologie chrétienne. Laquelle s'est traduite, en deuxième lieu en innovations d'ordre technique souvent adoptées par les domaines monastiques. Le troisième pilier a été, que grâce à la théologie, la raison a imprégné aussi bien la philosophie que la pratique politique au point que sont apparus dans l'Europe médiévale

des Etats attentifs aux tensions sociales qui ont favorisé un niveau substantiel de liberté personnelle. Enfin, l'application de ces principes au règlement des affaires et du commerce a favorisé le développement du capitalisme au sein des Etats sécularisés.

Au fil d'un essai dense et remarquablement documenté, l'auteur dresse une généalogie de la modernité, fondée sur la conviction que l'Eglise est un puissant moteur de développement. L'importance de ce livre n'a pas échappé à la presse américaine et notamment au New York Times qui souligne: «*L'Église catholique a nourri l'une des plus impressionnantes révolutions économiques et scientifiques de l'histoire de l'humanité. Aujourd'hui que le catholicisme se répand en Afrique et en Chine, il est crucial de comprendre le rôle que jouent les croyances religieuses dans le développement humain, dans la sortie de la misère*».

Qu'est-ce qu'un intellectuel européen?



Wolf Lepenies

Seuil, 480 p., 27 €

Mélancolie et intellectuels

Au début du XXe siècle, un diagnostic s'imposait: «*ordonner à des fins européennes le reste du monde*» (Valéry) n'est plus vraiment possible. La sympathie que nous éprouvons aujourd'hui encore pour cette "politique de l'esprit", malgré son échec, doit être interrogée. Ce constat lucide reposait sur une distinction rigou-

reuse entre une Europe de la politique et une Europe de l'esprit. Mais aujourd'hui cette distinction semble brouillée. À la victoire, dans le monde entier, du capitalisme et du libéralisme, issus de notre vieux continent, correspond une responsabilité universelle. Nous, Européens, et plus précisément les intellectuels, devons reconnaître qu'il faut assumer cette responsabilité, sans chercher à nous cacher derrière l'utopie socialiste des fins, ni derrière l'utopie capitaliste des moyens. Le temps des utopies est peut-être révolu, mais est-ce une raison pour trouver refuge dans la mélancolie? Bien des choses dépendront des réponses apportées à cette question.

L'ouvrage analyse trois thèmes. Le dilemme de l'intellectuel pris entre mélancolie et aspiration à l'utopie. Dans cette optique, un détour est fait par l'étude de l'œuvre de Robert Burton, Anatomie de la Mélancolie. Ensuite, la question de la mutation de «*l'histoire naturelle*» en «*histoire de la nature*» au tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Aussi s'intéresse-t-il à Lavoisier tout particulièrement. Enfin, la suite de l'ouvrage se concentre sur la politique de l'esprit des intellectuels européens, depuis Winckelmann jusqu'à Gottfried Benn et sa volonté d'un art apolitique.

C'est parce que la «*nouvelle*» science de la nature, selon les vœux de ses défenseurs doit rester à l'écart des discussions religieuses et politiques qu'elle se laisse désormais utiliser à des fins idéologiques. La science pure devient alors le meilleur instrument d'intentions impures. Parallèlement, du fait du découplage de la morale et de l'acte scientifique, le chercheur a été déchargé de la responsabilité des conséquences de ses activités.

Pour Paul Valéry, l'*homo europeanus* est le scientifique par excellence. Ce qui fait la singularité de l'Europe, c'est le développement de la science et de la technique modernes. Cette conviction constitue un élément fondamental de la conscience de soi qui naît à l'époque de la Renaissance et

atteint son apogée avec les Lumières. Carl von Linné l'a exprimé au milieu du XVIII^e en définissant l'*homo europeanus*, qui représente à ses yeux, la plus haute expression de l'espèce humaine, comme vif, spirituel et inventif. Avec ces caractéristiques, l'Européen est identifié au scientifique et à l'intellectuel. Aujourd'hui, cette assurance ainsi que la croyance dans un progrès infini dans les sciences et techniques ont pris fin. C'est la fin de l'utopie européenne.

Le mélancolique est aussi une espèce d'*homo europeanus*. Obsédés par la réflexion, les mélancoliques souffrent de ses pensées. Ils font de leur malheur le fondement de leur existence et tire un chant de son désespoir. Mélancolique, l'intellectuel est un insatisfait chronique. Il souffre et tente d'exprimer cette souffrance. En fait pour l'auteur, les intellectuels sont des malheureux qui pensent. La mélancolie devient un problème européen lorsque la *vita contemplativa*, sous l'effet de l'embourgeoisement de l'Occident et de la pensée protestante, devient un idéal de comportement.

Quand Robert Burton a écrit au XVII^e une *Anatomy of melancholy*, il la fait précéder d'une utopie qui lui permet de chasser son propre ennui. La Rochefoucauld après l'échec de la Fronde continue mélancoliquement le combat avec sa plume à travers ses Maximes. De même pour Tommaso Campanella qui acquit le statut d'intellectuel en écrivant sa *Civitas solis* en 1602, utopie solaire. L'intellectuel se plaint et appartient à la Compagnie Mélancolie. L'existence de l'intellectuel est marquée par la relation particulière qu'il établit entre mélancolie et utopie. Ce qui a pour conséquence que la *vita contemplativa* a besoin de se justifier. En ce sens le capitalisme constitue la panacée contre la mélancolie. «*Travailler et ne pas désespérer*», la devise de Thomas Carlyle caractérise bien l'époque moderne en Europe.